



La popularité du français ne cesse de reculer en Suisse alémanique, au point d'être menacé dans les cursus.

Erigé en antithèse de l'anglais, il est perçu comme difficile et inutile. A l'inverse, les Romands se mettent à l'allemand. Contre-enquête sur les langues nationales.

TASHA RUMLEY

Il semble loin, le temps de la francophilie en Suisse alémanique. En une génération, la langue est tombée en désamour auprès des élèves, des pédagogues et des politiques. Le canton de Zurich, déjà suivi par d'autres, souhaite par exemple supprimer son enseignement dans des classes d'écoliers en difficultés, afin qu'ils bûchent mieux leur allemand. La pratique du français semble désormais plus mal en point que ne l'a jamais été l'usage de l'allemand en Suisse romande. C'est dire. La menace à Zurich est réelle, d'autant que le canton n'en est pas à son coup d'essai, lui qui a déterré cette hache de guerre confédérale en 1999 déjà. A l'époque, il avait décidé d'inverser l'ordre d'apprentissage des langues, décrétant l'anglais prioritaire. Treize cantons alémaniques lui avaient emboîté le pas. Seuls les voisins de la

Suisse romande ont maintenu le français comme première langue étrangère.

Cette désaffection des contrées romandes s'illustre aussi dans le séjour traditionnel des jeunes filles au pair. A Pro Filia, une des principales organisations, Heidi Konrad voit fondre le nombre d'Alémaniques attirés par la Suisse romande. «Depuis cinq ans, il y a une baisse de 10% par an.» Beaucoup préféreraient partir en Angleterre, mais il leur faut pour cela être majeurs.

01

Le français, en confrontation avec l'anglais, est considéré comme trop difficile.

Visiblement, commencer le français après deux ans d'anglais, c'est trop

demander. «Les élèves détestent!» lâchent la plupart des profs. «Cette langue n'appartient pas à la culture des jeunes, explique Verena Hiltbrunner, enseignante au secondaire dans l'Oberland zurichois. Ils sont confrontés à l'anglais à longueur de journée, que ce soit dans la musique, la pub ou sur l'internet.» Avec l'anglicisation de l'espace public et de la culture globalisée, c'est le lien avec la réalité francophone qui s'est effrité. «Lorsque j'étais enfant, il était normal d'aller faire un séjour linguistique en Welschland, se souvient Kathrin Frei, devenue prof de français à Zurich sur le tard. Cela se fait beaucoup moins aujourd'hui. Les élèves faibles ignorent que, à deux heures de train, on arrive à Delémont, dans un monde francophone.» Dans les projets bilingues menés à l'école, le même constat s'impose. Dans le Toggenbourg (SG) par exemple,

l'école où enseigne Reto Hunkeler tâte les cours en immersion, comme la géographie ou l'histoire, dispensés en langue étrangère. Ce bilinguisme optionnel a été proposé aux élèves >>>

simultanément dans les deux langues. Mais la dizaine d'inscrits se sont d'abord focalisés sur la version anglaise. Reto Hunkeler espère l'éclosion de nouvelles vocations afin d'établir un équilibre entre les deux langues.

Un apprentissage frustrant. Alors que les élèves se réjouissent de commencer l'anglais, les intéressés au français requiert des stratégies. La clé, trouver un des rares points d'ancrage dans la culture des ados. «Stress et Stromae nous ont beaucoup aidés!», rigole Delphine Hagenbuch, qui étudie les textes de ces rappeurs ultra-populaires avec ses élèves, des apprentis zurichois.

En tant que Romande, la Montheysanne est mieux lotie que les enseignants allemands, au français parfois laborieux. Cette jeune femme pétillante, rieuse et bariolée, correspondrait au prototype du prof de français, selon le directeur de l'école. Auréolée d'exotisme, sa seule présence permet aux élèves de percevoir la réalité impalpable de la francophonie. Du coup, ils reconnaissent la beauté de la langue. «Mais elle est compliquée», se plaignent-ils. La conjugaison des verbes, les articles ou le sempiternel subjonctif, voilà leurs bêtes noires. «Ils sont frustrés parce qu'ils n'arrivent pas à s'exprimer, alors qu'en anglais, les progrès vont bien plus vite», comprend Delphine Hagenbuch.

Les deux langues entrent en confrontation directe, même si les pédagogues rechignent à le reconnaître. Dans l'opinion publique, Molière a été estampillé «difficile» et Shakespeare «facile», en partie grâce à sa proximité avec l'allemand. «Cette posture des élèves rend le travail des enseignants bien plus difficile», observe Reto Hunkeler, qui par ailleurs enseigne le français aux futurs

profs de Saint-Gall.

La disgrâce du français se répercute sur eux: dans les écoles pédagogiques, les enseignants en formation sont bien plus nombreux à opter pour l'anglais. Cependant, l'espoir pointe: suite notamment à un changement de règlement à la HEP, le nombre d'étudiants à choisir le français s'est mis à croître. Idem à la prestigieuse HEC de Saint-Gall, où l'obligation de choisir une langue en plus de l'anglais a fait passer le nombre d'étudiants en français de 30 à 800 ces dix dernières années, révèle Vincent Kaufmann, en charge de cet enseignement.

02

Le français, inutile aux yeux des adolescents.

Non content d'être difficile, le français serait en plus inutile, renâclent les écoliers, qui pensent que l'anglais, au

contraire, est indispensable. «Les adolescents sont devenus pragmatiques, utilitaristes même, observe Verena Hiltbrunner. Autrefois, l'idée de valeur d'une langue n'était pas si prégnante.» Cette impression que le français n'a aucune utilité pour leur avenir se renforce dans les régions rurales ou éloignées de Suisse romande. Selon Reto Hunkeler, les parents jouent un rôle primordial. Pour certains, seul l'anglais compte, ils ne voient donc pas l'intérêt pour leurs enfants d'acquiescer le français.

S'il faut trancher entre l'anglais et le français, le choix semble tout fait. Personne n'oserait toucher à l'anglais, même pas les enseignants de français. C'est d'ailleurs l'un d'eux, à Zurich, qui a lancé l'idée de dispenser les élèves de ses propres cours. Verena Hiltbrunner et Kathrin Frei elles aussi se montrent réceptives à l'idée de libérer les enfants en difficulté afin qu'ils se consacrent à l'allemand. «Il ne faut pas que les élèves soient surchargés.»

Cette absence de mobilisation s'explique par le système alémanique, où les profs dispensent quatre matières différentes. Dès lors, aucun n'endosse le rôle «d'instit» propre à une branche. Les profs concernés restent donc les bras croisés devant la réforme qui se dessine. A Saint-Gall, l'attentisme – voire l'amateurisme – atteint des sommets: l'association des enseignants n'a pas souhaité discuter la question avec L'Hebdo et a en plus refusé de nous mettre en contact avec des profs, invoquant une ahurissante «protection des données». On se pince.

03

10% du PIB est dû aux bilingues.

Au-delà des questions pédagogiques, la pratique des langues constitue un pan cardinal de l'économie suisse: 50 milliards de francs, selon une recherche de

CANTON	RÉGION LINGUISTIQUE		
	Suisse alémanique	Suisse romande	Suisse italienne
AG		347	48
AI			
AR		62	
BE		445	
BL		234	26
BS		62	
FR	581	139	
GE	522		41
GL			
GR	77	20	190
JU	143		
LU		326	1
NE	495		1
NW		156	
OW		79	
SG		326	21
SH		97	
SO			
SZ		52	
TG		87	1
TI	316	86	
UR		18	47
VD	795		43
VS	1525	824	1
ZG		273	
ZH		316	62
Total Suisse	4454	3949	482
	50,1%	44,5%	5,4%

La statistique 2010/2011, non exhaustive, concerne le primaire ainsi que le secondaire I et II. Les séjours varient de plusieurs jours à plusieurs semaines.

SOURCE: FONDACTION CH

François Grin, de l'Université de Genève. L'économiste a estimé la valeur ajoutée que leur maîtrise représente pour l'activité du pays. Car leur usage ne se limite pas aux sempiternels secteurs de marketing, de communication et de

direction. S'exprimer dans plusieurs langues s'avère précieux dans la recherche de fournisseurs également, ce qui concerne les grandes firmes comme les PME. «Si tous les bilingues de Suisses se réveillaient monolingues un

« CONSIDÉRER QUE L'ANGLAIS COMPTE PLUS SUR LE MARCHÉ DU TRAVAIL EST UN MYTHE. »

François Grin, économiste à l'Université de Genève

matin, le PIB chuterait de 10%! révèle François Grin. C'est plus qu'au Québec, où le PIB ne se contracterait que de 3 à 4%, vu qu'il n'y a là-bas que deux langues en jeu. Ne pas investir dans leur apprentissage est un non-sens économique.»

Quelle langue se révèle le plus utile sur le marché du travail? Est-ce vraiment l'anglais, comme le martèlent les Alémaniques? «C'est un mythe!» assène François Grin. Dans une autre étude, il a calculé à quelle augmentation de salaire menait leur maîtrise, comme l'allemand en Suisse romande et vice-versa. Premier constat, une langue nationale rapporte 14% de salaire supplémentaire, dans les deux régions

linguistiques.

Sur l'anglais, les résultats s'avèrent plus contrastés. En Suisse romande, il rapporte 10% de plus, alors que ce chiffre grimpe à 18% en Suisse alémanique, dépassant le français. Cela permet de mieux percevoir l'anglicisation du marché du travail, surtout dans le pôle économique qu'est Zurich.

Plus vite que la globalisation. Néanmoins, François Grin rappelle une précédente étude sur l'usage des langues, menée par des confrères alémaniques. Ils avaient interrogé des employés sur ce qu'ils utilisaient le plus dans leur travail, tous milieux confondus. Il s'est avéré qu'ils recouraient au français en Suisse alémanique et à l'allemand en Suisse romande nettement plus souvent qu'à l'anglais.

Loin des écoles, dans le monde du travail helvétique, le français est loin d'avoir disparu. D'ailleurs, en brandissant l'anglais comme seul vecteur de l'emploi international, les politiques alémaniques vont vite en besogne. Au sein des organisations comme l'ONU, l'OTAN et l'OCDE, le français jouit comme l'anglais du statut de langue officielle. Plutôt que sur l'état du monde, l'œillère anglophile des décideurs alémaniques en dit peut-être plus sur leur souci de tenir le rythme de la globalisation. Quitte à aller plus vite qu'elle. o